

**MARC ELDER**



**LE PEUPLE  
DE LA MER**

**ANTIGONE14**  
Editions

**MARC ELDER**

**LE PEUPLE  
DE LA MER**

ANTIGONE14 Editions

24 rue de Pontoise – 75005 Paris

Note de l'éditeur

*La présente édition a été établie par référence à l'édition proposée en 1913 par G. Oudin, Paris.*

*Le texte présenté à l'époque (orthographe et ponctuation, notamment) a été strictement respecté, à l'exception de rares erreurs typographiques que nous avons pris la liberté de corriger.*

© ANTIGONE14 Editions, 2014

ISBN 978-2-37233-015-2

## LA BARQUE

Neuf heures sonnaient au timbre fêlé de l'église quand Urbain Coët sortit de chez Goustan. Sur le seuil, que la lampe teinta de lumière rouge, le vieux Mathieu l'assura de nouveau en lui serrant la main :

— Et tu seras content, mon gars, ta barque sera belle !

Urbain partit, emporté doucement, comme à la voile, par son cœur et roulant dans le bonheur. Ses galoches fouettaient le pavage inégal du quai, dominé de mâtures à demi effacées par la nuit. Il savait que sa barque reposait là-bas de l'autre côté du port, sous un hangar indistinct, mais vers lequel il regarda par habitude et par plaisir.

Il crut rêver et s'arrêta court. Une lueur a fulguré dans les ténèbres et l'eau lui apporte un craquement de planches, un froissement de copeaux. D'instinct, il s'immobilise, en arrêt, sondant la nuit de tous ses sens. Et il devine les mouvements d'une ombre sous l'enclos du chantier.

Silencieusement Urbain tire ses galoches, se trousse et descend à la yole qui flotte au bas de l'escalier. Il déborde sans bruit, glisse à coups étouffés de godille, accoste. Mais à peine arrive-t-il au coin du baraquement qu'une flambée lui brûle les yeux.

D'un saut, Coët tombe sur un homme accroupi, l'enlève et d'un effort énorme le culbute en plein port. Un choc sur la mer. Coët s'est jeté vers le feu qu'il étouffe sous sa vareuse, sous ses pieds, follement. Les flammes s'affaissent, s'écrasent, et il poursuit, le béret au poing, celles qui rampent.

D'un lougre une voix hèle à trois reprises. L'eau claque sous les coupes hâtives d'un nageur. Urbain tâte avec soin le sol autour de lui, étreint des braises, écoute. La nuit est immobile comme un bloc que le feu tournant du Pilier tranche ainsi qu'une lame.

Longtemps il reste de garde autour du chantier, encore bouleversé de peur, imaginant sa barque en flammes. Une brûlure cuit son gros orteil gauche qu'il va de temps à autre tremper dans l'étier. Il dénombre ses ennemis : les deux Aquenette, Julien Perchais, les Gaud ; il n'a pas reconnu l'homme, mais il frémit de l'intention incendiaire et il voudrait toucher sa barque, la prendre à pleins bras, comme un être cher sauvé d'une catastrophe.

Il fallut les coups grêles de minuit pour lui rappeler que la Marie-Jeanne l'attendait chez lui à l'Herbaudière, et qu'il avait six kilomètres de route. L'obscurité immuable et douce lui était devenue confiante sous l'éclat obstiné du grand phare tournant. Il décida la retraite, mais le jusant ayant échoué la yole, il longea l'étier, du côté des marais, jusqu'à l'écluse dont le bâtis s'élevait dans les étoiles en manière de guillotine.

Le lendemain, il revint dès six heures et il vit les preuves : des copeaux brûlés, une plaque d'herbe roussie. La varlope criait déjà sur le chêne ; il entra et, joyusement, il reconnut sa barque.

Elle montait, énorme dans le petit chantier du père Goustan qu'elle emplissait jusqu'au faite. C'était une barque de vingt-sept pieds, bien coffrée, puissante, l'étrave haute et l'avant taillé d'aplomb, comme un coin, pour mieux fendre les lames. Au milieu des flancs qui n'étaient point entièrement bordés, les membrures, quasi brutes, apparaissaient arquées comme des côtes, tellement près à près et massives que le bateau semblait bûché dans un monstrueux tronc de chêne.

Orgueilleux de son œuvre, le père Goustan lâcha l'ermurette, pour venir à petits pas se camper près d'Urbain Coët. Il releva, d'un geste familier, la large salopette qui

juponnait autour de ses vieilles jambes, redressa son échine, essuya ses lunettes et déclara :

— C'est du travail, ça, mon gars ! et du solide !

Alors son fils, François, qui rabotait les dessous de la barque, à plat dos parmi les copeaux, s'interrompit pour prononcer :

— Faut ça pour battre la mer !

Et Théodore, le petit-fils, du haut du pont, où il bricolait, jeta d'enthousiasme :

— Et pour tailler de la route !

Point bavard, Urbain Coët souriait simplement aux exclamations coutumières des trois générations. Il savait que l'ancien parlait toujours pour vanter son expérience d'un métier enseigné à ses enfants, et que ses enfants approuvaient à l'unisson. Urbain Coët estimait une sage routine. Il n'était point assez fou pour discuter les connaissances des vieux, surtout quand il les jugeait de bonne source. Et le père Goustan avait travaillé dans la grande ville de Nantes, sous le second empereur, du temps des frégates et de la belle marine en bois.

Au chantier de Noirmoutier, on n'utilise que l'erminette et le rabot en cormier cintré ; les Goustan ignorent la ferraille des outils américains. Ils élèvent des barques au

petit bonheur, à vue de nez, en méprisant les calculs et le dessin.

— La mer ! dit le vieux, c'est-il une dame avec qui on compte ! — Ils font trapu, robuste, à force de chêne assemblé définitivement.

Ils ont deux marteaux pour trois et une seule tenaille dont un coin est brisé. Depuis deux ans, à chaque fois qu'il arrache un clou, François crie qu'il va la remplacer. Mais le père, derrière ses lunettes, constate qu'elle peut encore aller, et l'on remet l'achat. Quand ils ont à percer des trous profonds, Théodore court emprunter une tarière à Malchaussé, le charpentier, qui demeure en ville, de l'autre côté du port, sur la place d'Armes.

Dans un angle du hangar, la meule est fichée au mur par deux montants. Au-dessus, un sabot, la pointe en bas, sert de réservoir et pisse de l'eau par un petit trou bouché d'un fosset. L'affutage des lames est la prérogative des aînés ; Théodore tourne la meule qui geint sur un rythme régulier.

Derrière le chantier, une palissade en volige garde du vent de mer un enclos où végètent des poiriers bas, des artichauts, des citrouilles et un cerisier dont on suppute annuellement la production. Il penche tout contre une fenêtre, et c'est plaisir de voir, en travaillant, danser les fruits rouges parmi les feuilles. Chargé de le veiller,

Théodore tape avec son marteau sur l'établi dès qu'il aperçoit les oiseaux voraces.

Le chantier Goustan a de la réputation hors de l'île, dans les ports voisins de la Vendée, et jusque sur la côte bretonne, par delà l'estuaire de la Loire. C'est un brevet pour une chaloupe de sortir de chez Mathieu Goustan ; les connaisseurs ne se trompent point sur sa manière et retrouvent aisément sa marque dans l'étroitesse exagérée des arrières.

Ainsi la barque de Coët troublait les esprits par ses airs athlétiques et souples, son avant en muraille, ses joues effacées, sa voûte fuyante, qui déconcertaient les patrons des côtes réputés, et surtout parce qu'Urbain avait toujours paru pauvre et qu'un sloop de vingt-sept pieds coûtait mille écus.

Urbain Coët était taciturne. Un gaillard qui ne parle pas fait parler et c'est mauvais signe. Les hommes ne le rencontraient jamais chez Zacharie le cabaretier, et les femmes citaient son courage en exemple. C'était de quoi l'avoir en méfiance. Et à présent qu'il devenait propriétaire du plus beau sloop de l'Herbaudière, le pays entier gonflait de jalousie.

Urbain Coët aurait voulu l'ignorer. Tous les jours, il satisfaisait ses yeux à contempler sa barque en écoutant le chœur vantard des trois générations. Et à mesure que le

bateau grandissait, il le couvrait d'huile claire qui nourrit le bois et contient les tanins du chêne.

C'était déjà l'été. Le soleil chauffait comme un four le chantier, dont les parois en planches craquaient et fendaient sous l'effort tranchant des rayons. Le goudron fondu dans les marmites, la résine amollie du sapin sentaient âcrement par-dessus l'odeur verte des bois frais. Près de la fenêtre, les cerises écarlates luisaient dans l'atmosphère vibrante ; et à l'opposé, du côté du port, sur la cale qui penche vers l'eau calme liserée de sel, la vase pâlisait à sécher et se craquelait comme le vernis d'une faïence.

Sans souci de la chaleur, Urbain Coët, le béret sur les yeux, avait empoigné le pinceau et badigeonnait. François, allongé dans les copeaux, rabotait mollement en criant de soif.

Son fils guettait à la fois les paisses autour du cerisier et la marée pour estimer son rapport ; grand-père bûchait.

Et Julien Perchais entra dans une bouffée de soleil, s'arrêta, les bras croisés, en balançant son buste d'hercule, droit en face de la barque fière, et regarda, les paupières clignées.

(...)

## II

### LA FEMME

Ayant reconnu le cône des douanes à la jumelle, Jean-Baptiste Piron rentra au phare et dit à Sémelin :

— Voilà l' *Martroger* !

Sur le lit où il reposait, tout vêtu, Sémelin grogna, indifférent.

— Il vient r'lever l' garde-sémaphore, reprit Jean-Baptiste.

Mais importuné, l'homme se tourna brutalement vers le mur en écrasant le sommier, et l'on n'entendit plus que le cri-cri heureux du coquemar qui se cuisait le derrière, sur le fourneau rouge. Jean-Baptiste passa dans la chambre voisine où des cuivres luisaient sous une vitrine. Il regarda l'heure, consulta le baromètre, endossa une capote et sortit.

Dehors des congres séchaient sur des cordes. Il ne faisait pas froid parce qu'il ventait peu. C'était un temps gris de février, tout encotonné de brume, avec un océan de mercure qui ressaquait lourdement dans les roches. On ne

voyait point de terre à l'horizon restreint. L'îlot du Pilier, qu'on embrassait d'un coup d'œil, était seul, perdu en mer ; et une petite voile se hâtait vers lui, inclinée par son élan.

Jean-Baptiste longea l'enclos du phare et descendit vers la mer. Devant lui des lapins déboulaient par petits sauts comiques. Il gagna une pointe rocheuse, parallèle à la jetée et s'y tint debout pour voir le départ des Charrier.

Il y a sur ce roc d'un kilomètre, un phare et un sémaphore, abritant quatre êtres humains sous leurs toits bas, accroupis ras la terre, dans la crainte des vents ravageurs. Ils sont séparés des autres hommes qu'ils aperçoivent au loin dans des barques ; ils n'ont même pas un solide canot pour gagner la côte la plus proche ; et durant les mois d'hiver, cernés par la tempête, ils ne volent plus rien de vivant que les mouettes aux abois sauvages qui fuient dans les bourrasques.

Mais pour rendre l'exil plus pénible, la discorde régnait entre le phare et le sémaphore. Là où il y a seulement deux hommes, il y a de la haine. Les gardiens étaient si bien fâchés à propos de gibiers et de poissons, qu'ils ne se parlaient plus, même pour les besoins du service.

Quand le phare s'allumait, Charrier rentrait sa longue-vue et cessait de regarder la mer.

— C'est à eux autres de veiller, disait-il.

Et plus rien au monde ne lui aurait fait aider les garde-phare. Au contraire il se réjouissait de les prendre en faute. Sa femme rôdait sans cesse de leur côté, aux écoutes, aux aguets ; et lorsque passait l'ingénieur, ils l'assommaient de bas racontars. Charrier prétendait que Piron levait ses lignes et tuait ses lapins, d'où la mésentente. Les premiers temps, Jean-Baptiste avait riposté pour se défendre ; maintenant il ne soufflait plus mot, à l'exemple de Sémelin le taciturne.

L'administration avait décidé de déplacer ces geigneurs. Et Jean-Baptiste, un peu pour narguer les partants, curieux aussi de leurs successeurs, s'était venu camper en face de la jetée.

Les mouettes tournoyaient sur la mer déserte ; pas une voile, sauf celle de *Martroger* qui s'engageait maintenant sous l'îlot. Jean-Baptiste distinguait, à bord, une grande coiffe ailée et la tache rouge d'un caraco qui le firent s'exclamer d'étonnement. Penché en avant, il fronça les paupières, et tout à coup remontant la falaise, il se dirigea résolument vers la cale.

La Gaude ! C'était bien la Gaude, assise sur la lice, le menton dans les paumes et toisant obstinément l'île dont la haute muraille, plaquée de lichens fauves, dominait le sloop. Il avançait à peine, abrité du vent ; il glissait imperceptiblement, sans friser l'eau si limpide qu'on voyait les dessous de la coque, aplatis par la réfraction. Un matelot

lança une amarre que Charrier goba au vol et le *Martroger* accosta.

Piron ne se tenait pas de joie et gambadait comme un jeune chien.

— Ah ben ! c'en est d'une surprise !

— Donne-nous donc la main à débarquer au lieu de japper ! cria la jeune femme en montrant ses dents saines dans un rire satisfait.

Gaud paraissait plus maigre qu'autrefois encore. Le maxillaire, les pommettes, les arcades sourcilières tendaient sa peau et on le sentait blêmi sous le hâle. A l'Herbaudière, la mère Izacar prétendait que le sang lui tournait en eau, mais les hommes disaient qu'il était vidé comme une outre, en désignant la Gaude du coin de l'œil.

A la vérité, Gaud crachait le sang depuis que Double Nerf lui avait défoncé les côtes. Ça le brûlait dans le coffre quand il toussait, et il n'avait plus de goût qu'à se croiser les bras et dormir. Il avait dû débarquer du *Secours de ma Vie*, et sa femme, à force de démarches, – on chuchotait : à force de complaisances, – avait obtenu la garde du sémaphore, au Pilier.

Elle était toujours magnifique dans la force de ses trente ans, épanouie au grand vent comme une algue en pleine eau. Ses jupes et son caraco se gonflaient par-dessus les

fruits mûrs de ses hanches et de ses seins proportionnés, qui semblaient s'offrir sans cesse aux mouvements de son corps souple. Elle avait les jambes à l'air sous le cotillon court des Sables, les manches troussées, le cou nu ; elle ne sentait pas le froid tant chauffait le sang qui roulait dans ses artères. De belle humeur, de royale santé, rude au labeur, rude au plaisir, la Gaude était une splendide femelle, qui mâtait les hommes, qui mâtait la vie, redoutable comme une force inconsciente de la nature.

Elle avait embauché Piron qui coltinait joyeusement pour elle des sacs de hardes. Beaulieu, le patron du *Martroger*, hâtait le débarquement pour rentrer à Noirmoutier avant basse mer. Il y avait trois fûts de pétrole à mettre à terre et du charbon pour le phare. Beaulieu pria Charrier de leur donner la main, mais sa femme répondit aigrement.

— Laisse donc s' débrouiller ceuss qu'arrivent, on fiche le camp nous autres.

— Et Sémelin ? réclama Beaulieu.

— Il dort à c'te heure ! Je vas parer l' treuil...

Piron gagna la petite grue qui tend le col à la pointe de la jetée et sert à hisser la norvégienne couchée là, les fonds en l'air. La poulie cria comme un oiseau perdu. Piron virait gaillardement la manivelle en paradant devant la Gaude.

Ses omoplates et ses biceps moutonnaient sous le maillot.

Gaud montait au sémaphore, plié en deux sous un panier ; sa femme le suivit portant les derniers ballots sur ses hanches.

Le *Martroger* s'approchait et s'éloignait tour à tour du quai, très doucement, sans osciller. On distinguait le fond sablonneux auquel descend une échelle de fonte, où veillaient deux crabes accroupis. Des bancs de minuscules poissons passaient par moment, comme des taches d'ombre.

A bord, les hommes buvaient le coup du départ à même le goulot d'une bouteille, qui circulait à la ronde, quand, pensant aux siens, Piron demanda :

— Et l' père ?

— Il liche toujours et cogne sur sa bonne femme.

— Y a du bon, rigola le gars, c'est qu'il s' porte bien s'il s'embreuve et rosse la mère.

Le matelot hissa les focs, puis déborda à la gaffe le sloop pesant qui fit cinq brasses et s'immobilisa. Il fallut parer les avirons de quinze pieds pour gagner le vent, que l'on voyait friser la mer hors de l'abri de l'île.

Toute à ses emménagements, la Gaude ne songea pas que cette barque, qui s'éloignait, l'abandonnait sur un rocher solitaire cerné par l'océan sournois. Piron montait à terre

en donnant à Gaud des explications sur son poste, puis il rentra au phare.

Dans la cuisine, Sémelin préparait un court-bouillon pour les congres allongés sur la table blanche. Le chat le guettait de son œil fendu de haut au bas. Il flottait une odeur d'oignon, de persil et de vin blanc chauffés. Jean-Baptiste poussa gaiement la porte.

— Sais-tu qui nous arrive ?... La Gaude ! La Sablaise de l'Herbaudière ! une sacrée belle fille !

Il claqua sa langue contre ses dents et attendit l'étonnement de Sémelin. Mais celui-ci ne bronchant pas, Piron reprit :

— Tu l'as bien connue ! son homme naviguait avec Olichon...

Sémelin souleva tranquillement le couvercle de sa casserole dans une bouffée de vapeur. Un peu dépité, Jean-Baptiste se lança dans une longue tirade où passèrent les cancans de l'Herbaudière, la splendeur de la Gaude, la file de ses amants, la fainéantise de Gaud et les coups de poings d'Aquenette. Il aurait voulu rompre le mutisme tenace de son compagnon, engager une conversation où la belle fille aurait été présente à chacune de leurs paroles, parce que son sang de jeune homme, longtemps sevré

d'amour, se pressait tumultueusement dans ses artères.  
Mais Sémelin lui dit simplement quand il s'arrêta, à bout  
de souffle :

— On avait bien besoin de c'te femelle !

(...)

### III

#### LA MER

Dominique-Augustin Bernard, brigadier des douanes, venait de prendre sa retraite après vingt-cinq ans de service. Outre ses vieux uniformes, l'Etat lui abandonnait généreusement un certificat pour reconnaître son zèle et une pension annuelle de mille-dix francs, avec quoi il rentra au foyer en proclamant :

— On est rentier à présent !

Mais malgré ces airs rodomonts, quand il vit sa femme découdre les galons des vareuses qui, dégradées, feront encore bel usage, il sentit une émotion lui serrer la poitrine.

— Tout de même, murmura-t-il, on les avait gagnés, c'était de l'honneur...

C'était plus que cela, sa vie même, pliée aux habitudes régulières que représente l'uniforme : le désœuvrement méthodique qu'on nomme service, les flâneries sur le

port, les pronostics quotidiens et la considération attachée à sa personne qui le faisait saluer du titre de « brigadier » par toute l'île, même quand il n'était pas en tenue.

Maintenant Bernard était désespéré, comme tous les vieux quand ils gagnent enfin leur retraite. Il ne trouvait plus d'emploi à ses journées, réglées pour un autre personnage, et vis-à-vis du village, sa condition oisive lui pesait si bien, qu'aux voisins qui l'interpellaient sans penser :

— Eh ben, vous v'là tranquille à c'te heure ! il répondait en manière d'excuse :

— Ah ! j' crois qu'on l'a pas volé !

Et puis il entamait un souvenir de cette époque où il vivait, car la retraite est le commencement de la mort, le recroquevillement dans la maisonnette et le jardinet où l'on grignote la menue rente, en s'accrochant aux rappels du service qu'on ressasse, ainsi qu'on se cramponne aux draps avant de trépasser.

Peu à peu, cependant, son existence retrouva l'équilibre dans les nouvelles habitudes que lui donnèrent le soin de la maison, du jardin et le souci des enfants.

Les Bernard habitent à gauche, en montant la route de Noirmoutier, derrière l'ancienne demeure des Coët que

la femme a quittée après la mort de son mari, pour retourner, avec ses gars, chez les siens, au village de Linières. Une courette, avec une touffe d'hortensia dans chaque coin, précède la maison. Elle est basse, symétrique : une porte entre deux fenêtres, et couverte en tuiles.

Bernard commença par refaire ses peintures, tranquillement, avec soin, en propriétaire.

— Depuis l' temps qu' ça chômait, dit-il, le soleil mangeait l' bois !

Il peignit en vert ses volets et sa porte, en gris les fenêtres et en rouge les briques qui encadrent les baies et dessinent une frise au ras du toit, sous le chéneau. Puis il blanchit les murs d'un lait de chaux éblouissant.

Il accomplit ces travaux avec lenteur comme s'il redoutait leur fin et le désœuvrement. Il s'interrompait à chaque coup de pinceau pour juger de l'effet, causer avec un passant, ou s'écarter sur la route voir si le vent change.

En même temps son jardin l'occupait. Il releva les quatre carrés, que sépare l'allée en croix, et les entoura de coquilles Saint-Jacques par manière de décoration. Aux angles, il planta des œillets d'Inde et des passe-roses, tandis qu'au pied de quelques roches, entassées contre son mur, il enterrait un baquet pour simuler la pièce d'eau. Une girouette s'érigea sur un mât, et, comme il lui restait

de la couleur, il peignit aussi sa brouette, en bleu, blanc, rouge.

Pas une planche, pas un pieu n'échappa au coaltar ou à l'huile. L'anse des seaux, le manche des outils furent garnis de ficelle et les vieilles chaises refonçées en tresse anglaise.

Tout, autour de Bernard, prenait un aspect conforme à sa nouvelle personne morale. On reconnaissait à première vue la demeure d'un retraité, dans cette maisonnette et ce jardin nets comme des jouets, où il y avait tant de choses inutiles, et de propreté minutieuse. Ces arabesques de coquillages, ces peintures, et ce goût de la symétrie dénonçaient l'homme qui s'ingénie à occuper son existence et qui a servi. Il y avait du brigadier des douanes dans ces objets à la parade et dans cette manie de bricolage, il y avait de l'homme de mer.

Cependant la Bernard poursuivait son éternel tricotage. Entre les repas, on la voyait à sa place, derrière la vitre, maniant les aiguilles qu'elle frottait par intervalle dans ses cheveux pour les faire glisser. C'est qu'il en fallait des chaussettes pour ses quat' z'hommes, comme elle disait, et des maillots pour ce polisson de P'tit Pierre qui rentrait toujours en loques !

Par instant, son bon visage bouffi s'avançait à la fenêtre et

elle criait à Bernard avec conviction, comme s'il s'était surmené dans ses flâneries douanières :

— Te fatigue point, c'est ton tour de te reposer !

Et sérieusement, persuadé tout de même qu'il avait beaucoup travaillé durant sa vie, Bernard répliquait :

— Oh ! on va en douce !

Pour se délasser, il descendait au port, le soir, tailler une bavette avec les vieux causeurs.

Bernard avait pris place dans leur rang. Ils se retrouvaient chaque après-midi le long du canot de sauvetage. Le grand Hourtin arrivait le premier, et s'exclamait dès qu'il apercevait Clémotte :

— Tiens voilà l' pilote !

Ou bien :

— Voilà l' brigadier ! si Bernard paraissait.

On le nommait lui-même « le gabier », et il n'y en avait qu'un seul qu'on appelait par son nom : Tonnerre, le baigneur.

Ils consultaient le baromètre, clignaient des yeux vers l'horizon et prophétisaient le temps à venir.

Ancien pilote, engraisé à terre, Clémotte roulait des cigarettes à longueur de jour en guettant, par habitude, les navires au large. Jaloux de sa vue, Hourtin s'efforçait de le prévenir et, dès qu'un point s'élevait sur la mer, les discussions s'engageaient à l'effet de savoir si c'était là un trois-mâts barque ou un trois-mâts franc.

Les jours de bonne humeur, Clémotte contait une millième fois l'histoire de cette négresse échangée contre un pot de cambouis dans les parages de Bornéo. Elle avait toujours le même succès et incitait Hourtin, qui a couru le monde pendant quarante années, à redire ses aventures.

Hourtin a mangé de tout ce qu'a produit la mer, de la baleine à l'anémone. Il a fait bouillir des méduses pour tremper la soupe dans leur jus et met du goémon en salade.

— La mer, c'est la nourrice ! répète-t-il, a donne ren qu' du bon !

Et tous les poissons étrangers qui entrent au village sont portés chez Hourtin qui les dévore en se vantant.

Au contraire, Tonnerre était taciturne et regardait obstinément la mer des heures à la suite, jusqu'au moment où l'alcool le poussait à des folies gesticulatoires et bavardes. Alors les gens venaient au pas des portes et se disaient de l'un à l'autre :

— C'est Tonnerre qui fait la loi !

Ou bien :

— C'est Tonnerre qui joue la comédie !

Puis ils rentraient.

Et Bernard haussant les épaules tandis qu'on riait de l'ivrogne, se détournait en déclamant :

— V'là où mène la boisson !

Tonnerre a de la barbe dans le cou, dans les oreilles et jusqu'aux yeux, une barbe inculte et blanche d'où pointe un brûle-gueule, un nez cramoisi et deux prunelles aiguës qui font peur. A l'ordinaire couvert de guenilles, il revêt les jours fériés un maillot net sur lequel sont cousues tant de médailles qu'il en a jusqu'au ventre. Ces jours-là il marche dans un tintement glorieux et on l'admire.

Tonnerre était revenu au pays, comme les vieilles bêtes qui retournent crever à leur berceau, un peu après la mort du vieux Piron, ce qui fit dire :

— Un fou remplace l'autre ; on n'a pas fini de rigoler !

Baigneur à Saint-Marc, puis à Préfailles, Tonnerre comptait cent trente sauvetages et il se vantait orgueilleusement, par aphorismes.

— J'ai sauvé pus d' gars que dix femmes n'en feraient !

(...)

# MARC ELDER

---

## LE PEUPLE DE LA MER

Ils sont de Noirmoutier, des Sables, de Saint-Nazaire... Pêcheurs, matelots, sous-mariniers, ils sillonnent et labourent la mer, comme d'autres labourent et sillonnent la terre, mais ce qu'ils y arrachent se paie à vie d'homme... L'Océan chaque jour prend le petit peuple des marins au creux de sa main, onduleuse et profonde comme la houle, et chaque jour aussi il la referme et y retient, au hasard des tempêtes et des courants, muet et impassible sphinx, son tribut de fils, de maris, de pères, que l'attente obsédante de ceux qui sont restés à terre ne ramènera plus...

Et puis il y a les femmes, souvent sagesse, parfois sirènes, et puis les barques et les autres pêcheurs, les querelles où s'étalonnent les fiertés et se construisent les rancœurs, et puis toujours et partout, il y a la mer, et tout cela emporte les hommes dans un grand charivari dont ils ne maîtrisent rien... Mais ils luttent, contre tous et contre tout, portent haut leur pavillon d'orgueil, et s'ils n'atteignent que rarement la sagesse, c'est que chez ce peuple de la mer elle n'est qu'un des visages de la *résignation*.

Marc Elder n'a pas 30 ans quand son *Peuple de la Mer* emporte le prix Goncourt 1913, année du *Grand Meaulnes* et de *Swann*. Né à Nantes, critique d'art, conservateur du château des Ducs de Bretagne, Marcel Tendron – son vrai nom – est mort en 1933.

Format	ISBN	Prix TTC
Imprimé	978-2-37233-015-2	24,00 €
Numérique ePub	978-2-37233-016-9	10,55 €
Numérique PDF	978-2-37233-017-6	10,55 €

---

[www.antigone14editions.com](http://www.antigone14editions.com)

---